

avoir le courage, après en avoir joui avec délice, de les regretter, et il en est, au surplus, d'un admirable jaillissement bien franc, bien populaire ; ils font passer les autres, d'une délicatesse à l'excès maniérée.

Quelque chose manque à cette pièce. On y a su éviter l'écueil des tirades sociologiques, et, néanmoins, d'acte en acte l'action s'alourdit de longs récits, comme si des auteurs dramatiques, d'une science consommée, MM. Donnay et Descaves, avaient pu se trouver, en dépit de la légèreté apparente du dialogue, dans l'impossibilité de faire mouvoir et exprimer leurs personnages avec aisance et avec souplesse. C'est pourquoi le deuxième acte, où s'amoindrit et disparaît cette faute étrange, est de tous le plus amusant, et captive le mieux l'attention charmée des spectateurs.

Dans des décors soigneusement étudiés et réalisés, quelle merveille, une fois encore, en ce théâtre, d'interprétation ! Nul, tant est grande la volonté d'harmonie et de réalité, ne sort pour un profit personnel de la perfection de l'ensemble. Et louer, comme il convient, jusqu'au rang des plus grands, l'inimitable M^{mes} Cassive, si simplement *peuple*, et Van Doren ; MM. Janvier et Gémier, ne serait-ce faire tort à MM. Clasis, Flateau, Rouyer, Dalleu, Marchal, à M^{mes} Lavigne, Massart et à tous les acteurs de la pièce, qui savent, aussi bien que les premiers, donner tous à leurs rôles l'importance exacte et juste qu'ils comportent ?

MEMENTO. — Théâtre-Cluny : *Wagon d'Amour*, pièce en 1 acte, de MM. Claude Roland et Jean Marsèle ; *Cochon d'Enfant !* vaudeville en 3 actes, de MM. André de Lorde et Raphaël (5 mars). — Comédie-Royale : *Les Meubles Amis*, comédie en 1 acte, de MM. Léon Abric et Henri Desfontaines ; *Peau d'chien*, comédie en 2 actes, de M. Henry Cahen ; *Mirette a ses raisons*, comédie en 1 acte, de M. Romain Coolus ; *Le Philtre Indélicat*, fantaisie en vers, de M. P. Arosa, musique de M. G. Schinder (8 mars). — Théâtre-Molière : *140 à l'heure*, pièce en 2 actes, de M. Raymond Villan ; *la Femme de demain*, pièce en 5 actes, de M. Arthur Lefèvre (14 mars).

ANDRÉ FONTAINAS.

MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE : *Solange*, opéra-comique de M. Adolphe Aderer, musique de M. Gaston Salvayre. — Les chefs d'orchestre et la jeune école.

Le printemps fait rage. La saison bénie dévaste les jardins et les salles de rédaction ; le furieux assaut des giboulées de Mars ébranle les colonnes des revues les mieux assises, désarticule les sommaires les plus solidement construits et bat en brèche les rubriques les plus fermement étayées. C'est ainsi que l'inclémence de la température et

la détestable malice de quelques microbes méchamment conjurés ont abattu pour un temps le fier courage de notre ami Marnold et valent, aujourd'hui, aux lecteurs du *Mercure*, la surprise désagréable de ne pas rencontrer à cette place une signature attendue avec une si légitime sympathie.

Deux hommes, pourtant, apprendront sans déplaisir cette fâcheuse indisposition. MM. Salvayre et Aderer ne devaient éprouver qu'un désir très modéré de voir leur **Solange** livrée aux mains redoutables du critique de céans et n'auguraient sans doute rien de bon de ce premier contact. Le récent décervelage de Massenet exécuté ici même avec une fougue très remarquée était propre à justifier leur inquiétude.

En matière de critique d'art, le franc-parler ne se porte plus. Depuis longtemps la presse quotidienne a su affranchir la conscience publique des vains scrupules esthétiques dont les collaborateurs de cette Revue continuent à s'embarrasser avec un si regrettable entêtement. Le journaliste considérable qui enfanta **Solange** et l'estimé compositeur appelé à lui prodiguer ses soins musicaux, grisés tous deux par les vapeurs embaumées montant des encensoirs confraternels balancés sur leur passage, ne devaient donc s'approcher qu'avec circonspection du brûle-parfums où notre ami s'acharne à calciner l'âpre racine de vérité dont l'âcre fumée offense les narines et passe en amertume l'aloès et le chicotin ! Un dieu bienveillant leur a précisément épargné cette pénible épreuve, car la paix est la récompense terrestre promise aux hommes de bonne volonté.

La bonne volonté, voilà en effet le trait caractéristique du génie de ces deux producteurs. Le livret de l'un en déborde et la partition de l'autre en ruisselle. M. Aderer a visiblement « trimé » pour réaliser un scénario modèle, des personnages vivants et des situations musicales. Il s'est mis en frais d'ingéniosité pour trouver des motifs décoratifs et pittoresques : une perquisition de sans-culottes dans un château, un mariage civil en 1794, un bivouac de soldats de la République, une boutique d'émigrées à Worms, une leçon de français et de galanterie donnée à de jeunes Allemands par d'aristocratiques marchandes de frivolités, une répétition de danse où les marquises apprennent la Valse et enseignent le Menuet, etc., etc. En vérité, « c'est tout cuit », diraient les gens de théâtre, et le musicien d'un tel librettiste est un heureux coquin. Mais l'ambition de ce courageux parolier est plus haute encore. Des préoccupations d'analyse psychologique minutieuse ont visiblement présidé à la conception de ses personnages principaux. Cette Solange possède une âme infiniment plus nuancée que celle de tous les sopranis d'opéra-comique du répertoire. Mariée de force au lieutenant Bernier, dont elle méprise l'obscur lignage, elle ne peut se défendre de quelque attendrisse-

ment en présence du noble caractère de ce plébéien généreux. Elle le fuit pourtant, mais ce souvenir parfamera son exil. Six ans plus tard elle retrouvera le brillant officier et souffrira en constatant qu'il a pu vivre sans pleurer la disparition de sa charmante compagne. Et cette belle indifférence du roturier, cette désinvolture de l'enfant du peuple en face de la noble demoiselle allumeront au cœur de celle-ci un amour ardent et dépité... et ce sera presque aussi palpitant (Madame, voilà votre chambre; voici la mienne!...) que les chapitres du « Maître de Forges », où notre Georges Ohnet a précisément consigné les résultats de ses observations sur la coloration du sang, dans cette immortelle étude sur le Rouge et le Bleu! Car rien n'est nouveau sous le soleil.

Mis en rapports avec cette Claire de Beaulieu de l'émigration et ce Philippe Derblay de l'état-major républicain, M. Gaston Salvayre a trimé à son tour, de tout son cœur. Une ouverture gigantesque et incohérente qui contient un thème de quadrille de l'école de Bullier, un divertissement fugué, un solo de cor et un monologue de trompette, nous répond, avant même que le rideau soit levé, de l'intensité de son labeur. Et cette féroce ardeur au travail ne se démentira point au cours des trois longs actes que comporte cette aventure. Autour d'une pensée chétive et sans grâce se déploieront toutes les ressources d'un métier officiel; nous assisterons au déballage de toute la rhétorique conservatoriale de 1880. Pas de romances, pas d'ariosos qui ne soient traités en style fleuri avec des contrepoints trotinant péniblement le long du chant. A nous les chapelets de triolets, les guirlandes de croches, les bandelettes syncopées que l'on suspend de place en place aux aspérités des contours mélodiques et qui font de la page la plus innocente un buisson enchevêtré de notes épineuses. Ainsi accoutrées, les maigres idées de M. Salvayre, étouffées et paralysées dans l'inextricable lacs des ornements scolaires, évoquent la disgrâce des pauvres arbres de nos boulevards ridiculement emmaillottés de serpentins un soir de Mi-Carême et le spectacle de cette pensée éternellement garrottée est des plus affligeants pour les âmes sensibles.

Pliant déjà sous le poids de toute cette passementerie indiscrete, la musique de *Solange* succombe sous le faix d'une instrumentation écrasante. Avec un sens infailible de la maladresse orchestrale le compositeur a fait un choix déplorable des timbres les plus lourds et des registres les moins heureux de chaque instrument. L'ensemble est d'une paradoxale densité et la voix des chanteurs domine difficilement ces importuns bavardages. Et voilà qui est fait pour surprendre dans une œuvre où le métier s'avère si complet et la technique si sûre.

Mais ce qui surprendra plus encore, c'est l'impression universelle-

ment proclamée, sinon ressentie, par le public de la répétition générale et adoptée par les critiques musicaux habitués à la reproduire fidèlement pour s'éviter la fatigue d'une recherche personnelle. Docile à l'impulsion que lui avait donnée, quelques jours plus tôt, une note adroitement répandue, la foule salua consciencieusement la renaissance de l'opéra-comique traditionnel et fêta la pauvre Solange comme une rescapée de Courrières. Cet enthousiasme s'explique assez malaisément. Cette grosse partition, trop solidement écrite, cette musique honnête et massive, cette anecdote mélancolique où tous les personnages sont perpétuellement menacés de mort violente et n'ont d'autre préoccupation que la lutte pour la vie, dans le sens le plus étroit du mot, forment un ensemble infiniment honorable et respectable, mais n'offrent aucune des qualités ni des faiblesses qui ont fait la fortune des *Lakmé*, des *Carmen* et des *Manon*. Il faut prévoir une bien amère désillusion pour le spectateur bienveillant qui, après avoir entendu l'encyclopédiste Pawlowski s'écrier : « Enfin, M. Carré se décide à nous donner de la musique ! » se précipitera salle Favart, et se trouvera face à face avec la Muse assez maussade de M. Salvayre. Pareille manifestation eût été admissible au lendemain de *Fortunio* ; après *Solange*, elle devient simplement incompréhensible.

L'ouvrage sera peut-être sauvé cependant par son exquise présentation. Monté avec un goût parfait, mis en scène avec adresse, joué et chanté avec beaucoup d'aisance par Francell, Allard, Cazeneuve, Delvoye et M^{lles} Vallandri et Lassalle, il constitue un spectacle de famille intéressant et substantiel. D'ailleurs, le souvenir de *Sanga* inclinera tout le monde à l'indulgence et il sera beaucoup pardonné à M. Isidore de Lara en considération du signalé service qu'il aura rendu malgré lui à ses deux voisins d'affiche. A quelque chose malheur est bon : ironiste à ses heures, le directeur de l'Opéra-Comique nous avait peut-être imposé le « chef incontesté de l'école monégasque » dans l'unique intention de nous ramener à une appréciation plus équitable de notre patrimoine national, dont nous faisons si bon marché ! Comme ceux de la Providence, les desseins de M. Carré sont impénétrables !

§

La sténographie demeurera décidément l'une des trouvailles les plus précieuses de la civilisation moderne. L'admirable invention de Duployé nous aura conservé un trésor inappréciable de « documents humains » et aura fixé pour la postérité ces fuyantes « attitudes » et ces insaisissables « mouvements » sans lesquels un historien ne saurait réaliser une fresque durable. Les paroles ne volent plus. Comme des papillons épinglés par l'entomologiste, les mots sont transpercés

par la plume acérée et c'est de la vie frémissante qu'immobilisera l'imprimeur.

C'est ainsi qu'un très instructif dialogue aura pu être conservé à l'humanité et à l'histoire de la musique : il convient de le reproduire pour l'édification publique et les intérêts de l'art.

Un jeune compositeur, qui déjà s'est acquis la réputation incontestée d'habile écrivain orchestral, présenta récemment à une administration de concerts un poème symphonique se recommandant d'intentions descriptives. L'auteur avait commenté musicalement la charmante tradition japonaise qui réserve chaque hiver à la chute des premiers flocons de neige des honneurs presque divins : partout la vie commerciale, financière ou industrielle est suspendue et le peuple entier se répand dans la campagne pour goûter le spectacle émouvant de la féerie blanche. Et la symphonie s'intitulait : « Pour le jour de la première neige au vieux Japon. »

Décidé à refuser ce manuscrit, le directeur de concerts ne voulut pas le restituer purement et simplement à son auteur : désireux d'en finir avec toutes les tentatives du même genre, il manda le coupable à son tribunal et, assisté de son second, le larda de fines railleries et de brocards dirigés d'ailleurs contre tous les musiciens de la même génération. Cette petitescène ayant été certainement organisée pour frapper l'esprit des jeunes compositeurs, je crois répondre au secret désir de ceux qui l'ont jouée en sauvant de l'oubli quelques tirades particulièrement heureuses.

1^{er} CHEF D'ORCHESTRE. — Comme ce titre nous a fait peur ! Vous y tenez absolument ?... Vous savez, le public se moque de tout ça, première neige ou premier soleil !... Appelez donc ça « Fantaisie », tout simplement, ce sera beaucoup mieux !... Et puis quelle idée avez-vous de mettre des mesures à cinq temps ? Et voilà des cinq sur des trois et des quatre !!! Ça n'ira jamais en mesure ! Et puis quelle batterie !!! Vous avez un « pavillon chinois » ???...

2^e CHEF D'ORCHESTRE (*finement*). — C'est au Bois de Boulogne !

1^{er} CHEF D'ORCHESTRE. — Eh bien, vous êtes fou ! Vous êtes toute une bande en ce moment qui êtes fous ! D'ailleurs ça passera, car on ne jouera aucune de vous. Nous avons essayé, il y a un certain temps avec un de vos camarades, mais nous avons dû renoncer à une seconde audition, ce n'était pas entendable ! Autrefois, la musique moderne qu'on nous apportait était plate et banale, maintenant elle est folle ! Et cela nous fait beaucoup de tort parce que le public s'imagina que mes excellents instrumentistes jouent faux ! Ces artistes ne vont pas perdre leur temps et risquer de compromettre leur réputation pour de pareilles élucubrations. Croyez-moi, rentrez chez vous avec cette partition et asseyez-vous dessus pour écrire quelque chose de facile et de simple ! Ah ! si c'était la troisième ou la quatrième

fois que vous paraissiez sur notre affiche, on pourrait étudier ça, mais actuellement vous n'êtes pas assez connu pour qu'on vous consacre une pareille somme de répétitions.

2^e CHEF D'ORCHESTRE. — Debussy a commencé par des œuvres faciles telles que *l'Après-Midi d'un Faune*...

1^{er} CHEF D'ORCHESTRE. — Il faudrait deux grandes répétitions, huit heures d'études pour monter votre poème symphonique. C'est un morceau inexécutable (1). Nous le refusons formellement. Allez le porter ailleurs, on vous fera partout la même réponse.

2^e CHEF D'ORCHESTRE (*rêveusement*). — Et puis, au fond, le Japon n'est intéressant que par un certain côté... exotique!...

...
Holà! Cornegidouille! Où sommes-nous? N'entendons-nous pas l'immortel Père Ubu et le capitaine Bordure morigénant le petit Bougre las?...

Mais non, c'est tout simplement M. Edouard Colonne qui tranche avec M. Gabriel Pierné quelques menus problèmes d'esthétique!...

ÉMILE VUILLERMOZ.

ART MODERNE

Mort d'Alexandre Charpentier. — Expositions de « Peintres et Sculpteurs » (8, rue de Sèze), — de la Société des Peintres de la Montagne (Cercle de la Librairie, 117, boulevard Saint-Germain), — de M. Pierre Laprade (Galerie Druet, 20, rue Royale), — de MM. Briaudeau, Deltombe, Ottmann (chez M. E. Blot, 11, rue Richempanse), — de M. T.-E. Butler (15, rue Richempanse). — Memento.

Alexandre Charpentier fut un esprit sincère, brave, intrinsèque, un producteur laborieux et fécond. Sculpture, médaille, art appliqué, il était curieux de tous les arts, de tout l'art, et, dans les voies les plus diverses, il a marché d'une allure indépendante. L'imagination, ses compositions en témoignent, était sa qualité maîtresse. Peut-être lui obéissait-il trop docilement, ou trop exclusivement. Il est remarquable que les œuvres les plus durables de ce grand imaginaire soient précisément celles où il ait eu à dépenser le moins d'invention. Ses médailles sont, en effet, bien plus belles et bien plus grandes que ses œuvres statuaire, ces vastes bas-reliefs, par exemple, les *Boulangers* ou la *Vie Heureuse*, auxquels on peut reprocher un manque d'équilibre, un désordre que les mérites de l'exécution n'effacent pas. Mais, comme médailleur, il a déterminé un mouvement et personnellement accompli des ouvrages qui retiendront à deux titres son nom dans l'histoire de l'art contemporain. On admire justement l'intensité expressive et la liberté vitale des

(1) L'orchestre de la « Nationale » vient de donner, sous la direction de l'auteur, une exécution impeccable de cette œuvre. Les études et répétitions ont atteint la durée totale de 90 minutes.